

LE VOYAGE DE NANETTE

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

DE MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET CHARLES POTIER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la GAITÉ,
le 23 Décembre 1848.

PERSONNAGES.

MATHURIN, fermier.....
ANDRÉ, son gendre.....
GERBAULT, riche métayer.....
BRUNOT, prétendant à la main de Marthe.....
MARTIN, idem.....
VILLIARD, idem.....
LA MÈRE RIBOUT.....
NANETTE, sa fille.....
MARTHE, nièce de Gerbault.....

ACTEURS.

MM. BRÉMONT.
DESHAYES.
SERRES.
PÈRES.
THÉOPHILE.
CASSARD.
M^{me} WSANNAZ.
M^{lles} MAX.
ÉLÉONORE.

NOTA. Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Cour de la ferme de Mathurin. A droite, premier plan, une table et une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, assis devant la table, compte de l'argent. LA MÈRE RIBOUT est debout.

MATHURIN. Tenez, voilà cinquante francs, la mère.

LA MÈRE RIBOUT. C'est trop, mon bon monsieur Mathurin.

MATHURIN. Non, la mère; vous avez travaillé vingt-cinq jours à deux francs par jour, c'est cinquante.

LA MÈRE RIBOUT. Vous ne donnez que vingt sous aux autres journaliers.

MATHURIN. C'est que vous êtes une brave et digne femme qui avez eu ben de la peine à élever Nanette, votre petite-fille, qui est une honnête personne comme vous; voilà pourquoi je vous paie double.

LA MÈRE RIBOUT. Merci, mon bon monsieur Mathurin; que le bon Dieu vous envoie plus de bonheur cette année que vous n'en avez eu l'an passé.

MATHURIN. Que voulez-vous, la mère? faut se soumettre aux coups du sort... Ma pauvre fille!... elle est là-haut à cette heure... Vous êtes bien heureuse d'avoir la vôtre...

LA MÈRE RIBOUT. Je ne l'aurai pas longtemps auprès de moi, je suis trop pauvre pour ça.... Il faut que me sépare de Nanette.

MATHURIN. Ah bah!

LA MÈRE RIBOUT. Mon Dieu! oui. Je lui ai trouvé une condition chez un riche propriétaire de Brignolles... Il faut que je l'envoie ces jours-ci... et je cherche un moyen de l'y faire conduire, car c'est un brin loin, et mes pauvres jambes ne peuvent pas beaucoup se remuer.

MATHURIN. Mais j'ai votre affaire!.. André, mon gendre doit justement aller à Brignolles pour une affaire importante.... Vous savez qu'on peut lui confier une jeunesse, à André!

LA MÈRE RIBOUT. Je crois bien. M. André, votre gendre, en voilà une bonne pâte de jeune homme... C'est absolument comme ma Nanette, c'est pas parce que c'est mon enfant et que je l'ai élevée, mais j'en ai fait une bien honnête fille.

Air : *Le temps que je regrette.*

Mon père pour tout richesse

M' donna d'abord du cœur,

Et pour toute noblesse

Me légua son honneur.

J' n'eus jamais d'autre fortune,

Quoi qu'il puisse arriver..

C'est richesse peu commune

J' saurai la conserver.

La transmettre à ma fille

Fut mon plus cher désir,

Car un bien de famille

Ne doit pas en sortir.

MATHURIN. Vous avez raison, 'mère Ribout, et v'là qu'est dit ; sur le coup de deux heures amenez Nanette, et André la conduira.

LA MÈRE RIBOUT. Grand merci, monsieur Mathurin, je vas vous l'amener tout de suite. (*Elle sort par le deuxième plan à gauche.*)

SCENE II.

MATHURIN, seul.

Oui, il faut que ce mariage-là se fasse, il n'y a pas à dire ; l'intérêt d'André, celui de ses enfants... Je sais bien que ça m'f'ra fièrement de la peine de voir s'asseoir à la place de ma pauvre fille... qui n'est plus... une étrangère qui sera la maîtresse de la maison... Allons, allons, ne pensons pas à ça... Moi, qui veux donner de bons conseils à André, si je commence par pleurnicher... ça n'ira pas.. Tiens, le v'là qui vient des champs, ce bon André!... Il vient manger un morceau. (*Il va dans la ferme.*)

SCENE III.

MATHURIN, ANDRÉ.

ANDRÉ, entre en chantant : il porte une houe sur son épaule.

Air des Trois paysans.

Le soleil me voit à l'ouvrage
De moi, l'on dit : c'est du village
La fine fleur du labourage !
De la terre, l'un des premiers
Tenant le soc de ma charrue,
Comme la foudre, dans la nue,
J'ouvre les flancs nourriciers.

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Le soleil me voit à l'ouvrage, etc.

MATHURIN, pose, en rentrant, une soupière sur la table.

Le soleil le voit à l'ouvrage
De lui, l'on dit : c'est du village
La fine fleur du labourage !

ANDRÉ. Bonjour, père.

MATHURIN. Bonjour, mon fils... Tiens, v'là ta soupe.

ANDRÉ, Merci, père.

MATHURIN. T'as vu les petits en rentrant.

ANDRÉ. Oui, je suis passé par la petite rue, auprès de la mère Ribout.. Je les ai embrassés... ils avaient chacun une pomme à la main, qu'ils croquaient. C'est Nanette, la fille à la mère Ribout, qui la leur avait donnée... Elle aime les petits tout plein, cette filote. (*Il s'assied et mange.*) Eh bien ! père, vous ne me tenez pas compagnie?

MATHURIN. J'ai pas faim, j'ai le cœur serré.

ANDRÉ. Dame! moi aussi, mais je mange tout d'même.

MATHURIN. Vois-tu, j'ai le cœur serré, en pensant qu'il y a un an, il y avait là une brave et digne jeune femme qui rendait tout le monde heureux autour d'elle, qui soignait bien ses mioches, son mari et son bonhomme de père... et qu'elle est morte.

ANDRÉ. Allons, bon ! j'étouffe... Pourquoi m'parlez-vous d'tout ça au moment où je me mets à table ; c'est quasiment comme si vous refermiez le sillon avant qu'on y ait semé.

MATHURIN. Je t'en parle, parce qu'il faut que nous pleurions le plus que nous pourrons tout d' suite, et puis apres que nous nous consolions.

ANDRÉ. Pleurer, oui; nous consoler, jamais.

MATHURIN. Il le faut, pourtant... j' te donnerai l'exemple. (*Après un temps.*) André, faut te remarier.

ANDRÉ. M' remarier, allons donc.

MATHURIN. André, quoique je ne sois ton père que par alliance, tu m'en as toujours témoigné le respect, tu m'obéiras... La ferme ne peut pas aller comme ça, il faut une mère à tes enfants, ces pauvres choux ne peuvent pas rester en garde à la merci de la première venue... et j'ai pensé à une chose... au père Gerbault... l' cultivateur de Brignolles... tu sais, qui a une nièce qu'on nomme la belle Marthe ; c'est une veuve comme toi... t'es beau encore, malgré les trente ans, et elle sera enchantée de trouver un gaillard de ta façon. Tu vas partir aujourd'hui chez Gerbault, avec le cadeau d' gibier que j' t'ai préparé... tu verras Marthe... finalement, ça doit marcher.

ANDRÉ. Oh ! marcher ! marcher...

MATHURIN, Tu m'as promis que tu remplacerais auprès de moi celle que j'ai perdue ; ma fille m'obéissait toujours, j' te demande donc de l'obéissance.., ainsi v'là bientôt l'heure de t'en aller... requinque-toi.

ANDRÉ. Père... tout autre que vous qui m' proposerait une chose pareille, j' le recevrais d' travers, mais vous, qu'êtes la sagesse et le raisonnement en personne, on n' sait comment vous résister ; mais c'est égal, ça m' navre le cœur de donner une remplaçante à Claudine... qu'est-ce qu'elle dira là-haut ?.. elle ne m'aimera plus.

MATHURIN. Si... elle dira : André est raisonnable, il s' sacrifie pour mes enfants... et puis t'entends bien que je n' te demande pas d'aimer Marthe comme t'as aimé ma fille!

ANDRÉ. D'abord, j' ne l' pourrais pas.

MATHURIN. Non, c'est d' la bonne amitié... une tendresse raisonnable... comme qui dirait deux fermiers qui s'associent pour faire leurs affaires.

ANDRÉ. C'est pas gai un mariage comme ça.

MATHURIN. Aussi, c'est pas pour t'amuser, que j' te l' propose. Allons, va te requinquer. (*André va rentrer dans la ferme, lorsque Mathurin l'appelle.*) Ah ! à propos, t'as une compagnie de

voyagé... la petite Nanette, la fille à la mère Ribout... Elle va à Brignolles pour entrer en condition, c'est une brave et digne fille quimérite qu'on lui rende service.

ANDRÉ. Je la connais bien, et je ne demande pas mieux que d' faire quelque chose qui lui soit agréable... A tout à l'heure, père ; vous l' voulez, je serai pas longtemps à être prêt.

ENSEMBLE.

Air : *Oui, c'est bien moi dont l'absence* (Vingt sous de Périmette.)

MATHURIN.

Allons, montre du courage,
Et sans te faire prier,
Il faut te mettre en voyage,
Afin de te marier.

ANDRÉ.

Allons, il faut du courage
Et sans me faire prier
Je vais me mettre en voyage
Afin de me marier.

(Il entre dans la ferme, premier plan à droite.)

SCÈNE IV.

MATHURIN, seul. Allons, il a accepté ça mieux que je n'aurais cru... il est si soumis, ce pauvre garçon !... j'ai presque du regret à présent de lui avoir proposé ça... si Marthe allait le rendre malheureux... Oh ! non, ça n' se peut pas, il est si bon et si brave... qu'une méchante femme n' pourrait pas faire autrement que de se bonifier avec lui.

SCÈNE V.

MATHURIN, MÈRE RIBOUT, puis NANETTE.

LA MÈRE RIBOUT. Entre donc, Nanette, n'aie pas peur, tu sais bien comme il est honnête et aimable, M. Mathurin, c'est lui qui nous donne toujours de l'ouvrage et des secours... quand nous sommes dans l' besoin.

NANETTE. Oh ! je le sais bien, c'est le bienfaiteur de tout le pays.

MATHURIN. Allons, je ne veux pas qu'on ait tant de reconnaissance pour le peu que j'ai pu faire pour vous... ça me chiffonne... Vous vous séparez donc?..

LA MÈRE RIBOUT. Dame ! il le faut bien.

NANETTE. Hélas ! oui !

Air de *Henri Potier*.

Lorsque la neige plane,
Et que l'hiver condamne
Le pauvre oiseau qui glane,
A n'avoir plus de grain,
Il s'envole au lointain.

Ainsi, dans ma misère,
Si, quittant ma chaumière,
Je fuis loin de ma mère,
C'est pour gagner du pain.

LA MÈRE RIBOUT. La vie est trop mauvaise pour nous deux... Nanette est forte et robuste... elle va avoir une place, et moi j'irai d'meurer chez une sœur à moi, qu'a des moyens et qui peut me prendre toute seule.

MATHURIN. Et vous serez heureuse?..

LA MÈRE RIBOUT. Oui... autant qu'on peut l'être quand on n' se voit plus.

NANETTE. Ah ! je viendrai de temps en temps... oh ! bien souvent, mère... j' travaillerai si bien que j'aurai la permission de venir vous voir... est-ce que je pourrais rester longtemps sans vous embrasser... pauvre mère, j'en mourrais !

LA MÈRE RIBOUT. Et moi avant toi.

MATHURIN. Allons, ne vous attendrissez pas, ou vous ne serez plus honnes à rien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ANDRÉ.

ANDRÉ, sortant de la ferme en tenue de dimanche, et sa limousine sur le bras. Me v'là prêt, père... Tiens, bonjour, la mère; te v'là, Nanette... Eh bien ! nous allons faire route ensemble... tu n'as pas peur de moi.

NANETTE. Moi, peur de vous, monsieur André?.. est-ce que vos enfants ont peur de vous? je suis quasiment votre enfant aussi, vous m'avez fait sauter sur vos genoux, et j'étais la filleule de feu votre femme... vous êtes quasiment mon parrain. Ça m' frait bien plaisir d' vous appeler mon parrain.

ANDRÉ. Eh bien ! n' te gêne pas... appelle-moi comme tu voudras.

NANETTE. Merci, mon parrain. Oh ! qu'il est gentil à vous de m' laisser vous appeler comme ça.

MATHURIN. Et où vas-tu te placer, Nanette !

NANETTE. Dame ! je sais pas .. c'est un ami à ma tante qui m'a fait d'mander, je saurai là-bas où je vas.

LA MÈRE RIBOUT. Allons, v'là la chaleur du jour qu'est passée, il faut vous mettre en marche.

NANETTE. Dire que demain je vous verrai plus.

LA MÈRE RIBOUT. Fais ta prière et n' m'oublie pas dedans.

NANETTE. J' n'aurai d' garde.

MATHURIN, sortant de la ferme, portant un bisac. Tiens, y'là ton gibier et la lettre pour Gerbault.

LA MÈRE RIBOUT. Mon vieux mantelet que j' te donne...

NANETTE. Voulez-vous bien le garder, vous qui toussez toujours... Donnez-moi tout ça, mon parrain, ça m'échauffera de porter tout le bagage.

ANDRÉ. Veux-tu m'obéir, n' pas toucher à ça... Allons, tu me donneras le bras.

NANETTE. Je s'rai toute fière de donner le bras à mon parrain... Adieu, mère!

ANDRÉ. Adieu, père.

NANETTE.

Air des *Bœufs*.

Adieu, pays qui m'a vu naitre
Où j'essayai mes premiers pas!

ANDRÉ, à part.

Le bonheur est ici peut-être!
Quand je vais le chercher là-bas!

NANETTE.

Adieu, toit de notre chaumière
Qui m'as vu dès mes jeunes ans
Vous, bois, où je courais naguère,
Avec les tout petits enfants!

ENSEMBLE.

Quittons notre village
Quittez votre
Mettions-nous
Mettez-vous en voyage

En route, un compagnon c'est un bien précieux,
L'chemin parait toujours plus court à deux.
(*André et Nanette sortent par le deuxième plan, à gauche.*)

SCÈNE VII.

MATHURIN, LA MÈRE RIBOUT.

MATHURIN. Vous pleurez la mère ?

LA MÈRE RIBOUT. Eh! non... Vous m'avez dit

d'avoir du courage et j'en ai... vous voyez... mais, vous...

MATHURIN. Oh! moi ça ne va pas non plus, parce que pour l'intérêt d'André... je fais une chose qui me répugne.

LA MÈRE RIBOUT. Quoi donc?.. Pardon, je suis indiscrette.

MATHURIN. Oh! non. Je le marie à la nièce de Gerbault, la belle Marthe, comme on la nomme.

LA MÈRE RIBOUT. Oui, elle est belle, elle est riche, ça f'ra bien son affaire. (*André et Nanette traversent au fond la montagne.*) Tenez, v'là André et Nanette qui repassent par la côte... Oh! que je la revoie, que je lui envoie encore quelques baisers et une bénédiction.

MATHURIN. Nom d'un petit bonhomme, j'ai bien envie d' lui crier de revenir... J'ai une idée qui a l'air de me tomber d'en haut. (*Appelant.*) André! André! (*Regardant au loin et avec chagrin.*) Ah! il est trop tard, les v'là partis! Allons, la mère, venez et consolons-nous ensemble en parlant de Nanette et d'André. (*La mère Ribout envoie des baisers à Nanette; Mathurin agite son mouchoir et emmène la mère Ribout dans sa ferme. Changement à vue.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une forêt. Il fait nuit. — A droite, au deuxième plan, un banc de gazon entouré de feuillage; ça et là par terre des pierres et des morceaux de bois. — A gauche, au deuxième plan, une grosse pierre en forme de banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, ANDRÉ.

NANETTE, entrant, en écartant des branches. Par ici, mon parrain; prenez garde de vous blesser. Je retiens les branches pour qu'elles ne vous cognent pas dans les yeux.

ANDRÉ, entrant. Et toi, Nanette, tu n'as donc pas peur quo ces ronces ne te déchirent le visage?

NANETTE. Ma foi non! quoique j'aie attrapé quelques égratignures.

ANDRÉ, avec intérêt. Vraiment, ça n'a pas de bon sens aussi... tu te jettes dans les buissons comme une étourdie... (*Il la regarde.*) C'est vrai, là, sur le front...

NANETTE. Oh! je suis pas si délicate.

ANDRÉ. Elle aurait pu se crever un œil!

NANETTE. J'en aurais été fâchée... Je n'aurais pas pu vous voir autant que d'habitude.

ANDRÉ. Et ça t'aurait défigurée... d'aussi jolis yeux; car tu as les yeux très jolis!

NANETTE. Est-ce qu'une pauvre servante comme moi peut avoir quelque chose de joli?... Pourvu

que nous ayons de bons bras pour travailler et gagner du pain, c'est tout ce qu'il nous faut.

ANDRÉ. Voyons, tâchons de retrouver notre chemin... cette forêt me fait l'effet de ne pas avoir d'issue... Tiens, ne bouge pas d'ici... tu n'as pas peur?...

NANETTE. Mais vous ne m'abandonnez pas, hein... mon parrain?

ANDRÉ. Moi, t'abandonner, et d'où peut te venir une pareille idée?

NANETTE. Dame!... je ne sais pas... C'est que depuis notre départ vous avez avec moi un air que vous n'aviez jamais eu avant... Vous paraissez tout distrait, et puis quelquefois vous me regardez bonnement, et le moment d'après il y a dans vos yeux comme de la colère.

ANDRÉ. Tu t'es trompée... tu es folle!

NANETTE. Là, vous voyez bien que vous me dites des duretés à c'te heure... et vous allez me faire pleurer...

ANDRÉ. Eh bien! non, n' pleure pas... Donne-moi une bonne poignée de main.

NANETTE. A la bonne heure, voilà vos doux

yeux... Ça me fait bien plaisir quand vous me regardez comme ça.

ANDRÉ. Vrai ! bien vrai !... (*Se reprenant.*) Allons, n' bouge pas, j' vais tâcher d' trouver l' bon chemin. (*Il sort par le deuxième plan, à droite, en fredonnant : Quand les bœufs vont deux à deux, etc.*)

SCENE II.

NANETTE, seule.

Pourvu qu'il n' se perde pas, qu'il n' tombe pas dans quelque mauvaise citerne, c' pauvre parrain !... Il ne pourra pas trouver de route avec une obscurité pareille ! Qu'est-ce qu'il va devenir, s'il est obligé de passer la nuit là, dans un bois, lui, quoique laboureur, qui a l'habitude de dormir dans un bon lit. C'est pas comme moi, qui ferais mon somme partout... Si je lui arrangeais une bonne litière, comme pour notre chèvre, ça lui ferait pluche. (*Elle met la limousine sur le banc et relève le gazon.*)

AIR : *Aubépine fleurie.*

Dans les lits les plus beaux,
Les méchants ont beau faire, -
Jamais un doux repos
Ne ferme leur paupière ;
Le sommeil doit venir
Quand la conscience est pure :
Mon parrain peut dormir
Sur la terr' la plus dure !
L'honnêt' homme peut dormir
Sur la terr' la plus dure !

Et puis il aura faim... comment lui faire à souper?... J'ai bien là dans mon panier du pain bis et des noix ; ah ! c'est bon pour moi ! mais lui, un estomac d'homme, ça ne peut pas se nourrir comme un écureuil. (*Elle regarde le bissac.*) Ah ! un lièvre, des pigeons tout plumés ; tiens, si je pouvais en faire cuire un... voyons, des broussailles... c'est pas difficile à trouver dans une forêt. (*Elle ramasse du petit bois.*) A présent, il me faudrait des pierres. Tiens, en v'là, oui, mais il m'en faut deux... (*Elle aperçoit de gros cailloux dans un coin.*) Ah ! voilà justement ce qu'il me faut. (*Elle apporte deux gros cailloux qu'elle place comme deux chenets.*) C'est ça, v'là ma cheminée... on n'aura pas besoin de la ramener, celle-là... maintenant, vite une petite brochette. (*Elle casse une petite branche et embroche le pigeon.*) Maintenant, je dois avoir mon briquet dans ma poche, il ne me quitte jamais ; faisons du feu, voilà du bois sec, ce n'est pas difficile. (*En allumant le feu.*) Cuis, mon petit rôti, cuis bien vite... ah ! et à boire. (*Elle écoute par terre.*) Je crois que j'entends clapoter une source ; j'irai lui chercher de l'eau... de l'eau ! c'est bien fade pour lui... je cueillerai du thym et du romarin que je mettrai d'dans ; là, il aura tout de même un bon petit souper, mon parrain !

SCENE III.

ANDRÉ, NANETTE.

ANDRÉ. Rien ! je n'trouve pas de sentier.
NANETTE. J'en étais sûre, c'est pour ça aussi que je vous ai préparé votre chambre à coucher et que j' viens d' faire votre cuisine.

ANDRÉ. Qu'est-ce que c'est qu' tout ça ?

NANETTE. Dame ! mon parrain, v'là votre lit... et puis un pigeon qu' j'ai trouvé dans votre bissac. Tout à l'heure, vous aurez votre souper... En attendant, asseyez-vous là, r'posez-vous, vous devez en avoir besoin.

ANDRÉ. Est-elle intelligente, c'te Nanette... mais dis donc, tu as pris un de mes pigeons : c'était un cadeau que j' portais à...

NANETTE. A qui ?

ANDRÉ. A quelqu'un... une femme...

NANETTE. Ah !

ANDRÉ. Une vieille femme...

NANETTE. Ah !

ANDRÉ. Une femme de vingt-cinq ou vingt-six ans...

NANETTE. Ah ! c'est pas très vieux ça !

ANDRÉ. Si, auprès de toi, qui n'as que dix-sept ans.

NANETTE. Je voudrais avoir plus que ça.

ANDRÉ. Pourquoi ?

NANETTE. J' sais pas.

ANDRÉ. Ah ! mais je suis là à m'étendre comme un chanoine, tandis que toi tu es assise sur la terre. Viens prendre ma place.

NANETTE. Non, mon parrain... ça m' fait plus d' plaisir d' vous voir bien à votre aise que d'y être moi-même.

ANDRÉ. Eh bien ! moi aussi, je penso comme toi, et je veux que tu te mettes là.

NANETTE. Eh bien ! rangez-vous, je vais me nicher à côté d' vous.

ANDRÉ, se levant vivement. Par exemple ! je n' veux pas... c't' idée !... (*A part.*) Elle vient s' frotter...

NANETTE. Pardon, mon parrain, vous êtes fier, vous en avez le droit... J' suis pas mal hardie, moi, une servante... oser se mettre de pair et compagnon avec un maître... vous m' pardonnez.

ANDRÉ, brusquement. Eh ! oui, je te pardonne.

NANETTE, presque à elle-même. Il est fâché, c'est ma faute aussi... Là, v'là le pigeon qui cuit, v'là du pain... Oh ! avec mon couteau, je vais faire un gobelet avec la croûte. (*Haut.*) J' vais vous aller chercher de l'eau.

ANDRÉ. Je te défends d'aller bien loin, pour qu'il ne t'arrive rien.

NANETTE. Oh ! c'est là, à côté !

AIR : *Allons, tâchez d'avoir plus de courage.*
(Périnette.)

Allons, je pars, surtout soyez tranquille,
Je saurai bien reprendre mon chemin ;

Votre filleule, en vous étant utile,
Veut s'acquitter envers vous, mon parrain.
Dans la forêt seule, quoi qu'il arrive,
Pour vous, j'irai sans aucune frayeur,
Car je sens là, moi, toujours si craintive,
Que j'ai trouvé du courage en mon cœur.

(Elle sort par la gauche.)

SCENE IV.

ANDRÉ, seul.

Pourquoi diable quitte-t-elle le pays?... Elle est d'une intelligence!... embarrassée de rien!... et gentille... C'est drôle... elle demeurait presque porte à porte avec moi, je l'ai vu grandir et je n'ai jamais fait attention à elle... et il faut que ça aille servir les autres, que ça reçoive des sottises, des rebuffades, que ça soit aux ordres de gens qui ne valent pas dans tout leur corps le petit bout de son doigt.

SCENE V.

ANDRÉ, NANETTE.

NANETTE. Oh! mon pauvre parrain, j'ai eu bien du mal à vous avoir à boire... mon pot à l'eau en pain est devenu si mouillé qu'il ne pouvait plus rien contenir... il a l'air d'être de la soupe. Heureusement que j'ai trouvé une moitié de cruche, que j'ai bien lavée... ça fra mieux votre affaire... Eh bien! vous ne mangez pas?...

ANDRÉ. Je t'attendais.

NANETTE. Est-ce que vous croyez que j'vais manger de votre souper?... vous m'avez trop bien reçue quand j'ai voulu m'asseoir à côté d'vous.

ANDRÉ. Mais je t'en prie...

NANETTE. Non, j'ai mes noix et mon pain, qu'est plus facile à croquer à c't'heure.

ANDRÉ. Nanette!

NANETTE. Je n'vous écoute pas. Je suis en train de souper, d'ailleurs.

ANDRÉ. Eh bien! moi, j'ai fini. Tu ne veux pas manger de mon pigeon?

NANETTE. Non, je n'veux pas.

ANDRÉ. Tu ne veux pas? Eh bien! le mange qui veut! (Il le jette au loin.)

NANETTE. Ah! ça m'est égal, si les renards ou les chevreuils viennent en prendre leur part, on ne leur dira pas d'un ton fierot, par exemple: Je ne veux pas... C'que j'en dis n'est pas pour vous blâmer... Les renards et les chevreuils sont plus qu'une pauvre domestique, comme moi!

ANDRÉ. Allons, elle me croit fier à présent... (A part.) Et je ne peux pas la désabuser. (Haut.) Dis donc, Nanette... (Allant s'asseoir.)

NANETTE. Mon parrain?...

ANDRÉ. Je voulais te demander...

NANETTE. Vous feriez mieux de dormir... Vous êtes fatigué...

ANDRÉ. Non, je ne veux pas dormir, j'aime mieux causer...

NANETTE. Causons... (Moment de silence.)

ANDRÉ. Eh bien! tu ne me dis rien?...

NANETTE. J'attends que vous me causiez le premier.

ANDRÉ. Qu'est-ce que je pourrais bien te dire?

NANETTE. Je ne sais pas.

ANDRÉ. Ni moi non plus.

NANETTE. Eh bien! dormez.

ANDRÉ. Dormir... mais je ne peux pas.

NANETTE. Pourquoi?

ANDRÉ. Parce que tu es là, près de moi... Parce que... Oh! tu as raison, faut que je dorme.

NANETTE. Bon soir!

ANDRÉ. Comme elle me dit ça. Nanette, Nanette...

NANETTE. Mon parrain?...

ANDRÉ. Sais-tu pourquoi je vas à Brignolles?

NANETTE. Non, mon parrain.

ANDRÉ. Eh bien! je vas faire la cour à une femme...

NANETTE. À la vieille?...

ANDRÉ. Oh!... la vieille... Enfin, je vais l'épouser...

NANETTE. Vous marier!... mon parrain... Oh! comme c'est mal à vous... Vous avez donc oublié ma marraine, la mère de vos petiots, qu'était si bonne... Comment, il y aura une autre ma'me André chez vous?... Si ça fait du chagrin aux autres comme à moi, ça leur en fera un fier...

ANDRÉ. Tu as raison, ma bonne Nanette... Écoute donc... Approche un peu... viens t'mettre là... (Il lui fait signe de s'asseoir sur le banc de gazon.)

NANETTE, allant s'asseoir près d'André. Oh!... c'est que je ne vous aime presque plus, mon parrain...

ANDRÉ. Faut pas m'détester comme ça...

NANETTE. Ah! je ne vous déteste pas non plus.

ANDRÉ. Eh bien! vois-tu, ma fille, c'est mon beau-père qui le veut... La maison ne va plus depuis qu'il n'y a plus de femme, là... C'est bien taquinant, une femme queque fois; mais ça a du bon de temps en temps.

NANETTE. Ça en a, allez, parrain.

ANDRÉ. J'serais obligé d'faire élever mes enfants loin d'la maison paternelle... C'est pas bon pour les enfants, d'être loin de leur berceau... c'est comme qui dirait si les oiseaux étaient jetés hors le nid avant que les ailes leur soient poussées.

NANETTE. Oh! oui, je comprends... Mais ce mariage-là... voyez-vous...

ANDRÉ. C'est pour eux... c'est pour mes feux, que je me sacrifie... Pourvu que je tombe bien encore; que je ne leur donne pas, dans ma nouvelle femme, une marâtre, qui en frait d'mauvais sujets ou des souffre-douleurs.

NANETTE, *toujours assise*. Oh ça! par exemple, ça serait triste; mais ça n'est pas possible...

AIR: *Henrion*.

Un' femme ainsi choisie,
N' peut qu'aimer les enfants
Qu' l'honnête homme confie
A ses soins bienveillants.
Il m' sembl' qu' ell' doit tout faire
Pour qu' ils soient bien élevés;
La pou! n'est-ell' pas mère
Des p'tits qu' elle a couvés?

ANDRÉ. Comme tu nous dis ça, toi... Tu me rassures... Tu as peut-être raison; et puis ils sont bien jeunes, ils finiront par s'habituer à leur nouvelle mère, et ils n' penseront plus à celle qui les a mis au monde.

NANETTE, *se levant*. C'est ce qu'il ne faudrait pas. (*Depuis quelques instants, le jour est venu peu à peu.*)

Même air.

Ce s'rait une injustice,
Et qui port'rait malheur,
Si cell' qui n' fut qu' nourrice
Gardait tout le bonheur;
Des enfants, la second' mère,
Loin d' la faire oublier,
Chaqu' jour, pour la première,
Doit leur dir' de prier.

ANDRÉ. Tu es une bonne enfant... toi, vois-tu, et il serait à souhaiter... (*Il va à elle et l'embrasse; à part.*) Eh bien! qu'est-ce que je fais, moi... (*Il s'éloigne vivement.*)

NANETTE. Dites-moi la femme que vous allez épouser, mon parrain, je lui donnerai de bons conseils, et puis, écoutez, quand vous serez marié, eh bien! vous me prendrez à votre service... Je serai là... moi... Ils m'aiment déjà tant, les petits... je suis quasiment une sœur pour eux... Ça me fera bien un peu de peine d'être domestique dans le pays; mais, chez vous, ça ne me fera pas l'effet d'être la même chose que chez un autre... Et puis, n'est-ce pas, vous ne me traiterez pas tout-à-fait comme une bonne qu'on paie... Je ferai si bien mon devoir, que vous n'aurez jamais besoin de vous fâcher contre moi... Eh bien! à quoi pensez-vous donc, mon parrain?...

ANDRÉ. Je pense que je suis bien malheureux!

NANETTE. Vous, malheureux, et pourquoi?

ANDRÉ. Pourquoi?... Elle me demande pourquoi, celle-là, avec son air d'innocence qui m' met en colère!... qui m'impatiente t... La mère Ribout avait bien affaire à me charger de sa fille... C'est vrai, avant ça je n'y avais jamais fait attention...

NANETTE. Qu'est-ce que vous avez à vous parler comme ça tout seul, mon petit parrain?...

ANDRÉ. Eh! laissez-moi tranquille... Ne me regardez pas comme ça, je vous le défends... entendez-vous, Mam'selle?... (*A part.*) Ell' m' dévor' des yeux!

NANETTE. Il me dit vous... Il me dit mam'selle...

ANDRÉ. Il faut prendre un parti; car je ne répondrais pas de moi... (*Haut.*) Tenez, voilà le jour... (*Il va à un poteau et lit.*) Route de Brignolles. (*Après un effort.*) Eh bien! tenez, v'là votre chemin à vous; moi, j'en prendrai un autre. J'ai assez d'être votre compagnon de voyage... votre bavardage me fatigue, m'ennuie... Allez, vous dis-je, le jour nous éclaire; à présent vous n'avez plus besoin de guide, de protecteur... Voyons, allez où vous avez affaire, ma bonne amie... Moi, je vais me marier... Je vais épouser une femme qui me chérira... qui m'adorera...

NANETTE, *naïvement*, *en s'approchant d'André*. Ça me fera bien plaisir, mon parrain.

ANDRÉ. Adieu donc, et va-t-en.

NANETTE. Je m'en vas. (*A part, prête à sortir.*) Il est un peu malade, mon parrain... (*Elle va lui tendre le front.*) Voulez-vous m'embrasser?

ANDRÉ. Oui. (*Se reprenant.*) Non!

NANETTE, *lui prenant la main et la baisant*. Eh bien! moi, je ne suis pas si méchante que vous, j'embrasse cette bonne main, qui est toujours prête à travailler et à s'ouvrir pour secourir les malheureux!

AIR: *La patrie des hirondelles* (de Masini).

Allons, avec courage,
Partons, c'est mon devoir;
On peut, par un voyage,
Ne plus jamais se voir.
Mon cœur, qui vous rêvere,
Fera toujours, toujours
Au Ciel, une prière,
Pour veiller sur vos jours!
Dieu, voyant ma prière,
Veillera sur vos jours!

Je vais partir, mais si la destinée
M'entraîne au loin, malgré votre courroux,
A chaque instant du jour, par la pensée,
Je le sens là, je serai près de vous!

REPRISE. ENSEMBLE.

Allons, avec courage, etc., etc.

(*André sort par le deuxième plan de gauche. — Nanette s'éloigne par la droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur de la ferme de Gerbault; à droite, troisième plan, une table chargée de vaisselle; à gauche, premier plan, une toilette à glace, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

MARTHE, BRUNOT, MARTIN, VILLIARD.

MARTHE, *seule, assise devant son miroir achève sa toilette.* Enfin... voici ma toilette terminée. Ah! ce sont mes prétendus, mes trois imbéciles d'adorateurs. (*Les trois amoureux entrent par le fond l'un après l'autre en saluant gauchement.*)

MARTIN. Madame Marthe.

BRUNOT. Madame Marthe.

VILLIARD. Madame Marthe.

MARTHE. Comment me trouvez-vous, Messieurs?

BRUNOT. Charmante!

MARTIN. Adorable!

VILLIARD. Magnifique!

MARTHE. Eh! mais savez-vous que vous êtes superbe aujourd'hui, Brunot.

BRUNOT. Vous êtes bien bonne, madame Marthe, je suis comme une fleur que la lune éclaire, c'est vous qu'êtes la lune.

Air : *Bouton de Rose.*

Comme une lune,
Ce visage resplendissant
Inspire une ardeur peu commune,
L'amour doit aller en croissant,
Pour une lune. (*bis.*)

MARTHE, *à part.* Nigaud... (*Haut.*) Et vous, Martin, vous ne me dites rien...

MARTIN, *riant bêtement.* J'en pense pas moins, allez... Jarnicoton!

MARTHE. Ah! vraiment?.. Mais quel air triste vous avez, Villiard.

VILLIARD. C'est parce que je ne suis pas gai.

MARTHE. Je m'en doutais. (*À part.*) Quels portraits que ces trois êtres. (*Haut.*) Voyons, Messieurs, le moment de parler franchement est venu, vous désirez m'épouser tous les trois.

TOUS. Oh! oui!

BRUNOT. Pas ensemble.

VILLIARD. Ça présenterait trop de difficultés.

MARTIN. Ou il faudrait bien s'entendre.

MARTHE. Mon Dieu, je ne demanderais pas mieux que de faire un choix.

BRUNOT. Pourvu que vous soyez heureuse en choix.

TOUS. Oh! oui!

MARTHE. Mais c'est que je n'aime ni l'un, ni les deux autres.

BRUNOT. Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour vous attendrir? Voulez-vous que nous nous battions comme trois chiffonniers jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un.

MARTHE. Du tout, je n'aime pas les batailles.

MARTIN. Voulez-vous?..

VILLIARD. Voulez-vous?..

MARTHE. Rien; tenez vous m'ennuiez tous les trois. Mon Dieu! le triste métier que d'être femme à marier, le premier qui se présentera, un nouveau, je le prendrai les yeux fermés.

MARTIN. Jarnigoi!

BRUNOT. Jarnicoton!

VILLIARD. Cré nom d'un petit bonhomme!

GERBAULT, *en dehors.* C'est cela, dépose là ton petit bagage...

BRUNOT. Voici le père Gerbault.

MARTHE. Mon oncle!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, GERBAULT.

GERBAULT.

Air : *Ainsi que vous.* (*Haydée.*)

Oui, c'est bien moi (*bis.*),
Qui sais gaiement vider une bouteille,
Et des amours, suivant la loi,
Près d'un tendron je fais toujours merveille;
Oui, c'est bien moi,
Des métayers je suis le roi!

Bonjour, ma nièce, bonjour, les amoureux transis... Eh bien! tu les désespères donc toujours? Ont-ils l'air piteux... J'ai été amoureux dans mon temps, mais je n'avais pas l'air bête comme ça.

BRUNOT, *avec colère.* Père Gerbault!

GERBAULT. Ah! dis donc, ma nièce, la fille de ferme que j'attendais est arrivée.

MARTHE. Est-elle vieille ou jeune?

GERBAULT. Je ne sais pas, je ne l'ai pas trop remarquée. (*À part.*) Hypocrite que je suis, c'est un chérubin. (*Haut.*) Elle a l'air assez robuste... c'est ce qu'il nous faut pour faire le gros ouvrage... Elle est là à la porte.

MARTHE. Eh bien! faites-la entrer.

GERBAULT, *ouvrant la porte du fond.* Arrive ici, Nanette.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

ENSEMBLE.

Air de la *Syrène.*

NANETTE.

Dieu! quel embarras!

Non, je n'ose pas,

Tant je tremble, hélas!

Avancer d'un pas.

Pourtant, les braves gens,

Toujours indulgents

Pour les pauvres gens,
Sont encourageants !

LES AUTRES.

Elle n'ose pas,
Ici, faire un pas,
Et son embarras
La retient, hélas !
Mais les braves gens,
Toujours indulgents
Pour les pauvres gens,
Sont encourageants !

MARTHE.

Ne soyez pas aussi craintive,
Et devant nous pourquoi trembler ?
N'ayez pas peur, quoi qu'il arrive
On ne veut pas vous avaler.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GERBAULT. Voyons, approche, ne sois pas timide
comme ça. Tiens, voilà ta nouvelle maîtresse.

MARTHE, *d Gerbault*. Mais c'est une jeunesse...
je n'aime pas cette figure-là... Je crois que cette
fille-là ne fera pas notre affaire. (*Haut.*) Approchez
donc... Ah ! quel air gauche... mais, mon oncle,
elle a tout au plus...

GERBAULT. Vingt-cinq, trente ou quaran...

NANETTE. J'ai dix-sept ans, Madame.

MARTHE. Pourquoi me dites-vous Madame ?
Tout le monde me prend d'ordinaire pour une
demoiselle.

NANETTE. Je ne m'y suis pas trompée, moi !

MARTHE. Et Pourquoi ?

NANETTE. Parce qu'il me semble qu'une demoi-
selle aurait l'air moins... moins.. Dame ! moins sé-
vère... parce qu'il y a une espèce d'égalité entre
les demoiselles... et les dames se croient toujours
un peu au dessus de celles qui sont encore filles.

GERBAULT. Voilà une opinion que je suis loin
de partager.

MARTHE. Voyons, que savez-vous faire ?

NANETTE. Pas grand'chose, c'est la première fois
que je m' mets en maison.

GERBAULT. Tu entres ici pour tout faire, en-
tends-tu ?

NANETTE. Oui, M'sieu. (*Gerbault lui cligne de
l'œil.*) Quelle drôle de manière il a de vous regarder,
ce vieux. (*Gerbault continue ses œillades.*) Est-ce
que vous avez une poussière dans l'œil ?
Faut y faire souffler...

GERBAULT. Espiègle, ce n'est pas dans l'œil que
j'ai quelque chose, c'est là. (*Il montre son cœur.*)

NANETTE. Vous avez un rhumatisme... faut vous
frotter bien fort avec de la flanelle.

GERBAULT. Elle est d'une ingénuité... j'aime ça..
j'adore les primeurs...

MARTHE. Eh bien, quand vous resterez là comme
une bûche devant moi ! Qu'est-ce que vous attendez ?

NANETTE. J'attends que vous me donniez des
ordres.

MARTHE. Eh bien, balayez... rangez ici... et puis
mettez la table, le couvert... (*Elle indique la
chambre à droite.*) Vous trouverez tout là dans le
buffet ; surtout ne cassez rien, car vous le paie-
riez... Allons, vite à la besogne, j'aime que l'on
soit vive et qu'on travaille (*Aux amoureux.*) Ve-
nez, Messieurs, nous allons faire un tour de pro-
menade. Eh bien, mon oncle, quand vous regar-
derez cette péronnelle... et eux aussi... filez de-
vant moi, nigauds...

ENSEMBLE.

AIR : *Été de Gibby.* (Musard.)

MARTHE.

Faisons un tour dans la campagne,
Je veux, tout en guidant vos pas,
Changer inconstante compagne
Et de cavalier et de bras.

LES AUTRES.

Faisons un tour dans la campagne,
Faites
Tâchons, tout en suivant ses pas,
Tâchez,
A cette inconstante compagne,
De faire accepter notre bras.
voire

(*Ils sortent.*)

GERBAULT, *fait une fausse sortie et revient à
Nanette*. Ne te fatigue pas.

MARTHE, *revenant en scène*. Eh bien ! venez
donc, mon oncle.

SCÈNE IV.

NANETTE, *seule*, puis GERBAULT.

NANETTE. Comme elle est brusque c'te dame...
elle est bien belle et bien mise, elle a l'air d'être
riche. Quand on a tout ça pour soi, ça devrait être
bien facile d'être bon, il parait qu'on n'en est pas
meilleur pour ça. (*Elle essuie des assiettes.*)

GERBAULT, *entre, lui prend les assiettes des
mains et l'amène sur le devant de la scène.*) Ne te
donne pas tant de mal, ma petite chatte... prends
garde de te blesser.

NANETTE. N'y a pas d' danger, je suis forte.

GERBAULT. Avec des petites menottes aussi gen-
tilles faire un ouvrage aussi dur.

NANETTE. Elles sont faites pour ça.

GERBAULT. Elles sont faites pour être embras-
sées. (*Il lui baise la main.*)

NANETTE. Que c'est bête d'embrasser des mains,
on embrasse la figure.

GERBAULT. Dame ! si tu aimes mieux ça.

NANETTE. Nenni, j'aime mieux rien du tout.

GERBAULT. Oui ; mais moi qui suis ton maître
je veux t'embrasser, ma mignonne, et puis pas-
ser ma main...

NANETTE, *tremblante et le repoussant*. Voulez-
vous bien finir... je ne sais pas où vous voulez en
venir, Monsieur... mais je sens là que vous ne

vous conduisez pas en honnête homme et que, si je vous écoutais, je ne s'rais plus une honnête fille.

GERBAULT. Que tu es enfant, mais prends-y garde.

Air de la Tirelire.

Lorsque de mon amour
Je sens naitre la flamme,
A l'instant, je réclame
Un vif et prompt retour ;
Le plus terrible obstacle,
Je le renverserais,
Oui, je triompherais,
Fallût-il un miracle !
D'un transport furieux,
Crains les éclats ! Ah ! bigre !
Quand je suis amoureux,
Vois-tu, je tourne au tigre !

NANETTE. Ça m'est égal.

GERBAULT. On vient, tais-toi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTHE.

GERBAULT, voyant Marthe. Allons donc, faiméante... cette table, ce couvert, ça n'en finit pas, il faut donc que je fasse tout moi-même... (*A Marthe.*) Je la mets au courant.

MARTHE, à Gerbault. Mais laissez-lui donc faire son ouvrage, qu'avez-vous besoin de dresser une servante, si celle-la n'est pas bonne on la chasse et on en prend une autre.

GERBAULT. Mais non, j'espere qu'elle sera raisonnable, qu'elle écoutera les bons conseils et que nous resterons bons amis... (*A part.*) Ce soir, il faut que je te parle, à huit heures.

NANETTE. Du tout, c'est l'heure à laquelle je fais ma prière. (*Elle sort par la droite en emportant les assiettes.*)

SCÈNE VI.

GERBAULT, MARTHE.

GERBAULT, à part. Elle est délicieuse !.. et je ne laisserai pas échapper ce morceau friand... (*Haut*) Et tes trois amoureux ?

MARTHE. Ils sont en bas dans le jardin en train de pleurer tous les trois.

GERBAULT. Ça ne les empêche pas de bien souper. Tu devrais pourtant te décider et prendre un parti, car ils viennent tous les jours s'établir ici et ça coûte cher à nourrir les prétendants ; d'autant plus que plus ils t'adorent et plus ils tournent à l'ogre... Mais que vois-je là-bas dans l'avenue ? Un gaillard bien taillé, ma foi... Et parbleu, c'est André, le fin laboureur... son beau-père qu'a des petites affaires à traiter avec moi m'avait bien promis de l'envoyer, te voilà un quatrieme prétendu... c'est un veuf qui pleure sa femme.

MARTHE. On tâchera de le consoler... Mon bon-

net me va mal... je suis énorme aujourd'hui... j'ai un corset mal fait.

GERBAULT. Tu étouffes dedans.

MARTHE. Vous ne savez ce que vous dites ; recevez-le, mon oncle, moi, je vais faire un petit bout de toilette, car, réellement, je suis horrible avec ce déshabillé-là...

Air : Royal tambour.

Sans tarder, oui, je cours,
Je cours à ma toilette :
Pour faire sa conquête
Il faut que je sois prête.
Franche coquette,
De l'art j'emprunte le secours !
Quel plaisir ! quelle fête !
Oui, lorsque j'apprête

Tous mes atours.
Pour moi, les seuls beaux jours
Sont ceux des amours. (*bis.*)
Je veux, par ma toilette,
L'embraser de doux feux !
Faire tourner sa tête
Rien qu'avec mes deux yeux !
Oui, soudain, à ma vue
Son cœur s'enflammera,
Et de son âme émue
Un soupir sortira :
Ah !...

ENSEMBLE.

MARTHE.

Sans tarder, oui, je cours, etc.

GERBAULT.

Sans plus tarder, oui, cours,
Oui, cours à ta toilette,
Pour faire sa conquête
Il faut que tu sois prête ;
Franche coquette,
De l'art emprunte le secours !
Pour elle, quelle fête !
Oui, lorsqu'elle apprête,
Tous ses atours,
Pour toi, les seuls beaux jours
Sont ceux des amours !

(*Marthe sort par le deuxième plan à gauche.*)

GERBAULT, seul. Ah ! voilà notre homme.

SCÈNE VII.

GERBAULT, ANDRÉ.

ANDRÉ. C'est à M. Gerbault que j'ai l'honneur de parler ?

GERBAULT. Moi-même, mon garçon... je vous reconnais bien, mon brave André, la perle des laboureurs... comme vous êtes pâle et défait...

ANDRÉ. Oui, j'ai passé une mauvaise nuit.

GERBAULT. Un bon souper va refaire ça... il va être servi dans l'instant... Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANDRÉ. Un cadeau de gibier, que mon beau-père a préparé pour vous, et une lettre.

GERBAULT. Je reçois avec plaisir l'un et l'autre. (*Il tâte la carnassière.*) Hum ! bien garnie, bien frais... et la lettre. (*Il la décachette.*) J'en étais sûr... une demande en mariage. Ah ! farceur... le veuvage vous ennuie, et tu n'as pas tort, mon compère, une de perdue...

ANDRÉ, *tristement.* Ah ! ne parlons pas de ça... celle que j'ai perdue, je ne cherche pas à la remplacer.

GERBAULT, *montrant la lettre.* Cependant...

ANDRÉ. Oui, mon beau-père a arrangé ça... il doit vous dire ce qu'il faut, car moi, voyez-vous, je ne suis pas capable... j'ai là dedans. (*Montrant sa tête*) et puis là dedans... (*Montrant son cœur.*) un tas de choses dont je ne peux pas me rendre compte ; de sorte que je ne suis bon à rien... Tenez, je vas m'asseoir et me reposer un brin d'abord, et puis après ça, allez me chercher votre nièce, montrez-lui la lettre, et puis mariez-nous le plus tôt possible.

GERBAULT. Peste ! ça ne va pas comme ça ; il faut que tu lui plaises, d'abord.

ANDRÉ. Pourquoi faire ?

GERBAULT. Et puis, tu as des rivaux ; il y a une masse de prétendants ; il faut lutter avec eux, mon luron... tu as des chances... je dois te prévenir que tu as des chances.

ANDRÉ. Ça va bien m'ennuyer, tout ça.

GERBAULT. Ah ! il le faut !... dame ! Marthe est très courue, elle est riche et belle.

ANDRÉ, *froidement.* Ah ! elle est riche et belle ?

GERBAULT. Mais tu as l'air d'un croque-mort... Voyons, secoue-toi donc un peu. Est-ce que tu n'as pas assez pleuré ta défunte ? Eh bien, pleure-la encore un peu, mon bonhomme, et puis tu reviendras quand ce sera passé.

ANDRÉ. Ma pauvre défunte, que j'aimais tant. (*A part.*) Que je pleurais tous les jours... Eh bien ! depuis quelques heures, non, c'est plus elle que je pleure... c'est plus elle que je regrette. Ah ! c'est mal, c'est très mal... il faut que je me punisse. (*Haut.*) Votre nièce, Monsieur Gerbault, votre nièce, que je l'épouse tout de suite.

GERBAULT. A la bonne heure ! voilà comme il faut être... Tiens, je l'entends, tu vas voir ça !... quel port !... Oh ! mon ami... c'est magnifique, c'est un monument.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, GERBAULT, MARTHE.

ENSEMBLE.

Air : *Été des Girondins.*

GERBAULT.

Pour vous, ah ! Dieu ! quel doux moment !

Plus de crainte, plus de tourment ;

Vous vous plairez assurément.

Prenez courage !

Oui, j'en ai le pressentiment,

Bientôt un tendre sentiment
Mettra la maîtresse et l'amant
Dans leur ménage.

ANDRÉ.

Pour moi, Dieu ! quel triste moment !
Je sens redoubler mon tourment ;
Je vais déplaire assurément.
Prenez courage !

Oui, j'en ai le pressentiment,
Jamais un tendre sentiment
Ne fera de moi son amant.
Maudit voyage !

MARTHE.

Ah ! pour moi, Dieu ! quel doux moment !
Plus de crainte, plus de tourment ;
Je vais lui plaire assurément.
Prenez courage !

Oui, j'en ai le pressentiment,
Bientôt un tendre sentiment
Mettra la maîtresse et l'amant
Dans leur ménage.

MARTHE.

Qu'il est fort, qu'il est bien bâti !
Un tel mari,
M'irait ainsi ;
Je sens qu'un tic tac enchanteur
Fait battre mon cœur
De bonheur !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GERBAULT. Ma nièce, je te présente le plus bouillant des amoureux ; si je l'écoutais, il t'épouserait dans une demi-heure.

MARTHE. En vérité, mon oncle... vous me dites cela sans préparation... (*Minaudant.*) Monsieur, je vous en prie, modérez-vous... un peu de calme... quoique l'on ne soit pas tout à fait un enfant... une telle précipitation... un emportement aussi... (*Elle regarde André, qui est absorbé dans ses réflexions.*) aussi... Monsieur...

ANDRÉ. Madame.

MARTHE. Qu'est-ce que vous me disiez donc, mon oncle ?

GERBAULT. Je te disais... (*A André.*) Qu'est-ce que tu me disais donc, toi ?

ANDRÉ. Moi, je ne sais pas.

MARTHE. Ah ! par exemple ! m'exposer à une insulte comme celle-là, me laisser me défendre quand on ne m'attaque pas... c'est d'un ridicule...

GERBAULT. Comment, est-ce que tu ne m'as pas dit que tu voulais épouser ma nièce le plus tôt possible.

ANDRÉ. Certainement, je l'ai dit.

GERBAULT, à Marthe. Ah ! qu'est-ce que je te disais ? Eh bien ! parle-lui alors.

MARTHE, à part. Enfin ! (*Haut.*) Aussi je me plaignais d'une vivacité qui n'est pas sans avoir son agrément.

ANDRÉ, avec distraction. Faut pas m'en vouloir, c'est mon beau-père qui m'a dit comme ça,

mon garçon, l'es veuf... faut quelqu'un pour tenir la maison, faut qu't'épouses une femme qui ne te fasse pas oublier ma fille, une femme dont tu ne deviennes pas amoureux... Va trouver Gerbault, il a une nièce qui grille d'épouser le premier venu... (*Gerbault veut le faire taire; Marthe est impatientée.*) tu l'épouseras... elle soignera notre ferme, élèvera tes trois enfants, qui ont besoin de quelqu'un qui n'les quitte jamais... et voilà pour quoi je suis venu vous trouver... A quand la noce P... je suis pressé d'en finir.

MARTHE. Ah! par exemple, mon oncle, c'est une place de servante de ferme, d'élèveuse en sevrage que l'on m'offre... Il ne se donne même pas la peine de dissimuler, de me faire la cour... mais ces trois autres imbéciles sont cent fois préférables.

GERBAULT. Eh bien! choisis en un ou deux, car j'en ai par dessus la tête, moi... de vouloir te marier; j'y renonce... j'ai besoin de me reposer... d'être seul... (*A part.*) J'ai mon plan, je garderai la petite pour soigner mon ménage de garçon. (*Haut.*) Allons, épouse Martin.

MARTHE. Fi donc!

GERBAULT. Ou Brunot ou Villiard.

MARTHE. Eh! non, non... (*A part.*) Celui-ci me plaît et sans les trois enfants. Mais une fois mariée. Voyons... ne le brusquons pas trop. (*Haut à André.*) Votre franchise est peut-être un peu brutale, monsieur André, mais elle a quelque chose d'original. Tenez, voici l'heure du souper, mettez-vous sans façon à table avec nous.

ANDRÉ. Bien volontiers!

MARTHE. Regardez, voici les trois rivaux dont mon oncle a dû vous parler, ils sont toujours ensemble à la queue leu leu...

ANDRÉ, regardant les trois amoureux. Ils sont laids...

MARTHE, à part. Pour des amoureux oui, mais pour des maris...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VILLIARD, MARTIN, BRUNOT.

BRUNOT. Un homme ici.

MARTIN. Un rival peut-être.

MARTHE. Oui, Messieurs, un rival!

VILLIARD, à Martin. Vous devriez lui chercher dispute.

BRUNOT. Non, j'aime mieux être votre témoin.

GERBAULT, aux trois amoureux. Allons, vous autres, allez chercher la table. (*On apporte la table qui est en dehors.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Finale des vingt sous de Périmette.*

MARTHE ET GERBAULT.

A l'instant, placez-vous,

Ah! quel repas agréable!

Chacun d'eux veut, à table,

Me faire encor les yeux doux.

Lui

LES AUTRES.

A l'instant, plaçons-nous,

Ah! quel repas agréable!

Chacun voudrait, à table,

Se mettre à côté de vous!

(*Ils se placent.* — Gerbault, Marthe, André, Brunot, Martin, Villiard.)

MARTHE. Mon oncle, comment donc s'appelle la nouvelle servante.

GERBAULT. Nanette.

ANDRÉ, avec force. Nanette... (*Il se lève et fait sauter les trois amoureux qui tombent à terre.*)

BRUNOT. Qu'est-ce qui lui prend?

ANDRÉ, se rasseyant. Nanette. (*A part.*) Après ça... il n'y a pas qu'elle qui s'appelle Nanette.

GERBAULT, appelant. Nanette! Nanette, apporte nous le gigot.

SCÈNE X.

LES MÊMES, NANETTE, apportant le gigot.

MARTHE. Le voilà, Monsieur. (*A sa voix, André s'est levé; il la voit.*)

ANDRÉ. C'est elle.

NANETTE, l'apercevant. Mon parrain! (*Elle laisse tomber le gigot.*)

MARTHE. Maladroite! idiotie! qu'est-ce qui vous a pris. (*André est allé s'asseoir près de la toilette, Brunot est allé ramasser le gigot qu'il essuie avec sa manche.*)

NANETTE. Dame! c'est rien... c'est... non, ce n'est pas ça. (*A part.*) Il faudrait peut-être mentir... mais je ne sais pas.

MARTHE. Eh bien, voyons, quand vous resterez là les bras croisés... Allez donc à la cuisine... Est-ce que vous n'avez pas autre chose à nous donner!

NANETTE. Si, madame; c'est que j'ai si peu l'habitude de servir, c'est la première fois que ça m'arrive, et puis c'est accident m'a toute troublée, je n'sais plus où j'en suis, mais j'paierai le dommage... Je n'ai pas d'argent, mais le premier gagné s'ra pour vous.

GERBAULT, à part. Oh! infâme roué que je suis! (*Haut.*) Tenez, mes enfants, cela n'en finirait pas; laissons là le souper, je vous invite tous chez le traiteur du village, A la forte part...

LES TROIS AMOUREUX.

Nous acceptons.

GERBAULT, aux trois amoureux. Vous autres, enlevez la table. Allons, André, donne le bras à Marthe.

ANDRÉ, à part. Au moins je ne verrai plus Nanette servir. (*Il donne le bras à Marthe.*)

MARTHE, à part. Comme il le donne bien.

ENSEMBLE.

Air : *Venise la belle!* (Haydée).

Pour nous qu'elle fête!

Ailleurs, il nous traite,

Que chacun s'apprête

A quitter ces lieux ;

Il faut, en famille,

Que la gaité brille,

Que le vin pétille ;

Quel repas joyeux !

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

NANETTE, seule.

Ah ! quand j'ai revu mon parrain, ça m'a fait un effet... qu'il soit comme ça à côté de cette femme, ça m'a tapé dans le cœur et ça dure encore... Ah ! j' sais c' que c'est... quand j' pense à sa défunte, que j'aimais bien, c'est d' la peine qu'il la remplace par... non, ce n'est pas ça, c'est une tristesse qui a du rapport à moi... Je n' suis pas contente que ma marraine soit morte... Oh ! non, et... il me semble que si je n' avais qu'un mot à dire pour la faire revenir, eh bien, ce mot, je ne le dirais pas... Oh ! que c'est mal, ça... Mais je suis donc une méchante aussi, moi... Mon Dieu, Seigneur, ôtez-moi donc du cœur ces laides pensées-là... Est-ce que que j' vais rester domestique ? dans c'te maison ici... quand mon parrain s'ra marié avec c'te femme... Oh ! non, je jetterais tous les jours le gigot par terre, d'abord. Eh bien ! et mon ouvrage, je ne le fais pas... Où est mon parrain avec sa belle dame ? Est-ce que ça me regarde... est-ce qu'une domestique doit se mêler de c' que font ses maitres ?... Si encore mon parrain était bon pour moi... mais non, il ne m'aime plus... et puis je suis toute gênée devant lui à présent... Je voudrais le voir toujours, et puis quand il est là j'ai envie de m' sauver. J' voudrais être avec ma mère, elle me dirait tout ce que cela veut dire... J'ai bien peur d'être malade, ça m'est bien égal d'être malade... quand on est malade on meurt... Eh bien, dans ce moment-ci je regarderais pour moi comme un grand bonheur de mourir...

SCÈNE XII.

NANETTE, GERBAULT.

GERBAULT, *entrant vivement*. Sous le prétexte frivole de cueillir des prunes, j'ai laissé les autres chez le gargottier. La voilà. (Lui prenant la taille.)

NANETTE, *effrayée*. Oh ! mon Dieu !

GERBAULT. C'est moi, écoute, tu es jolie comme un petit ange, et je suis amoureux fou de toi.

NANETTE. Amoureux ! qu'est-ce que c'est ça, amoureux ?

GERBAULT. Quand on est amoureux, vois-tu,

tiens, là... sous mon gilet, ça vous fait poun, poun, et on se dit en dedans : Ah ! non d'un tonneau, voilà une femme qui est dans mes cordes .. alors on respire tout de travers, le nom de la personne vous revient sans cesse dans la tête, sur les lèvres, et puis on pense : Ah ! que je voudrais passer ma vie avec cette gaillarde-là, et quand les autres s'approchent d'elle... on a envie de tomber dessus à grands coups de poing... quand ils paraissent moins forts que vous.

NANETTE, *à part*. Mon Dieu ! je suis amoureuse de mon parrain.

GERBAULT. Y es-tu, à présent ?

NANETTE. Oh ! oui.

GERBAULT. Ecoute, ma nièce va épouser André.

NANETTE, *à part*. Oh ! que ça me fait d' la peine.

GERBAULT. Je reste seul ici, tu conduiras mon petit ménage, tu tailles, tu roignes, et puis à la longue, si tu ne me fais pas des farces... on ne sait pas... on a vu des rois épouser... Laisse-moi maintenant embrasser ce joli petit visage.

NANETTE. Oh ! non... Oh ! que ça me déplairait à présent.

GERBAULT. Eh bien, résiste-moi, j'aime assez ça... le triomphe ne me semble que plus doux.

NANETTE. Monsieur, je vous en supplie... ça m' fra bien de la peine si vous m'embrassez.

GERBAULT. Résiste encore, résiste encore, et appelle-moi Arthur.

NANETTE. Laissez-moi... :

Air de *Loïsa Puget*.

GERBAULT.

Plus on me résiste,

Plus j'insiste

Et je persiste ;

Séducteur,

Plein d'ardeur,

Je suis à la piste

Le joli minois

Dont je projette

La conquête.

Que je dois,

En sournois,

Soumettre à mes lois.

NANETTE.

Oui, plus l'on insiste,

Je résiste,

Je persiste,

Dans l'honneur,

Mon bonheur,

Depuis que j'existe ;

Jamais, croyez-moi,

Nanette

N'a fait la coquette.

Offrez donc votre foi

A d'autres que moi

GERBAULT.

Ah ! tu veux faire encor la discrète ;

Mais je suis, ma chère, un vieux renard,

Quand il faut croquer une poulette,
Au chat je ne donne pas ma part.
Allons, pas de résistance,
Ne songeons plus qu'aux amours.

NANETTE.

Cessez votre persistance,
Ou j'appelle à mon secours.

REPRISE. ENSEMBLE.

(*Gerbault se jette aux pieds de Nanette.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, MARTHE, puis VILLIARD,
MARTIN, BRUNOT.

ANDRÉ, ouvrant la porte et bousculant Gerbault. Misérable !

NANETTE. Oh ! merci, mon parrain.

GERBAULT. De quoi te mêles-tu, toi ?

ANDRÉ. Tu osais insulter cette enfant !

MARTHE. Quoi ! c'est pour cette petite qu'on fait tout de train... Qu'on lui donne son mois et qu'on la renvoie...

NANETTE. Vous me chassez.

MARTHE. Allons, sortez.

ANDRÉ. Vous ne la chasserez pas. Viens, ma fille, viens, r'tournons dans notre pays. (*Il va prendre sa limousine.*)

MARTHE. Que dit-il ?

ANDRÉ. Adieu, Monsieur Gerbault, adieu, Madame Marthe ; bien fâché d' vous avoir dérangés, ça n' nous arrivera plus.

NANETTE, bas à André. Vous n'épouserez plus la dame ?

ANDRÉ. Non !

NANETTE. Ça m' fait bien plaisir.

ANDRÉ. Pourquoi ?

NANETTE. Je ne sais pas, mais allons-nous-en vite, j'ai peur que vous changiez d'idée.

ANDRÉ. Viens, Nanette, viens...

ENSEMBLE.

AIR des *Vingt sous de Périmette.*

Plus d'accord entre nous,
Quittez cette chaumière,
Cherchez ailleurs, ma chère,
Un service plus doux.

ANDRÉ ET NANETTE.

Plus d'accord entre nous,
Si le sort est contraire,

En d'autres lieux espère
Un service plus doux.

ANDRÉ, à Nanette.

Retournons au village.

MARTHE.

Ah ! j'étouffe de rage !

Restez...

ANDRÉ.

Jamais...

GERBAULT, à Marthe.

Laisse-le donc !

MARTHE, furieuse.

Vous êtes un dindon !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Plus d'accord, etc.

(*André entraîne Nanette; ils sortent par le fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une place de village. À droite, la maison de Mathurin. À gauche, la cabane de la mère Ribout. Un banc près de sa cabane. Chemin au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, NANETTE. (*Ils arrivent par le chemin du fond.*)

ANDRÉ. Appuie-toi sur moi, ma petite Nanette.

NANETTE. Je n'ose pas, mon parrain.

ANDRÉ. Pourquoi ?

NANETTE. Je crains de vous fatiguer.

ANDRÉ. Tu sais bien que je suis fort... et puis tu dois être lasse... à pied comme cela, faire un chemin si long.

NANETTE. Il m'a paru bien court.

ANDRÉ. Et à moi aussi.

NANETTE. C'est vrai, nous sommes déjà arrivés. (*Elle soupire.*)

ANDRÉ, soupirant. Oui, nous sommes déjà arrivés.

NANETTE. Eh bien, mon parrain, vous avez l'air

triste ; pourtant vous devez bien être content de revoir vos enfants.

ANDRÉ. Et toi, ta bonne mère.

NANETTE. Ah ! oui ! (*Elle s'assied sur un banc.*)

ANDRÉ porte sa limousine dans la ferme et revient. Eh bien, tu n'entres pas dans sa chaumière... est-ce que tu as du chagrin, confie moi cela. (*Il va pour s'asseoir à côté d'elle.*)

NANETTE, se levant vivement. Oh ! non, ne vous mettez pas là, monsieur André.

ANDRÉ. Comme tu me repousses... et puis tu ne m'appelles plus ton parrain... hier, c'était toi qui voulais t'asseoir à côté de moi.

NANETTE. Et c'était vous qui me repoussiez...

ANDRÉ. Pourquoi tout cela est-il changé.

NANETTE. Je ne sais pas. (*On entend sonner l'angelus.*)

ANDRÉ. Veux-tu que je te le dise... Nanette...

NANETTE. Oh ! non, je n' vous d' mande pas ça... mon Dieu... l'angélus, et je n'ai pas fait ma prière... ma mère a fait la sienne, bien sûr ; elle m'a bénie... et moi... mon parrain, vous m'avez fait oublier ma mère.

ANDRÉ. Tu me fais bien oublier mes pauvres enfants, toi.

NANETTE. (*Fausse sortie.*) Je vais rentrer embrasser ma mère.

ANDRÉ. Non, reste encore un instant près de moi ; c'est étrange, cet endroit que j'habite depuis mon enfance, me semble nouveau... il y a du bonheur répandu tout autour d'ici, et ce bonheur vient de toi, Nanette.

NANETTE. Oh ! ne me parlez pas comme ça, mon parrain.

ANDRÉ. Et pourquoi... c'est une inspiration du ciel qui m'est venue dans le cœur... oui, c'est Dieu qui t'a jetée sur mon passage... et... (*Ouvrant la fenêtre basse de la chaumière*), viens là... près de moi... tiens, dans cette petite cabane... ils dorment, ces enfants que tu sais si bien aimer... viens les contempler... viens regarder leurs jolies petites figures souriantes, qui semblent demander te les baisers. (*Il l'entraîne doucement vers les enfants.*) As-tu entendu la voix de Michel... il a prononcé ton nom.

NANETTE, *baissant les yeux.* Oui.

ANDRÉ. Sais-tu ce qu'il a dit.

NANETTE, *hésitant.* Je n'ai pas bien entendu.

ANDRÉ. Dans son sommeil... il rêvait de toi... il vient de dire : père, donne-nous Nanette pour remplacer notre mère qui n'est plus... cet enfant endormi... qui parle, c'est bien la voix de Dieu... il aimait bien sa mère, et pourtant il te demande, toi... Nanette.

NANETTE. Ce bon p'tit Michel, que je l'embrasserais de bon cœur.

ANDRÉ. Et moi, vois-tu, en t'épousant, Nanette, je sens que je n'oublierai pas ma pauvre défunte.

Air des *Petits oiseaux.*

En toi, d' ma première femme,
Trésor que j'ai perdu,
Je retrouve la même âme
Et la même vertu.
En t'épousant, ma chère,
J'aurai, quel sort heureux.
Mon bon ang' sur la terre
En même temps qu' dans les cieux.

Eh bien ! tu baisses les yeux, tu ne me réponds pas.

NANETTE. C'est que, mon parrain, il faut que je voie ma mère, que je lui demande... que je sache... car c'est la première fois qu'une chose pareille m'arrive, et je n'ai pas l'habitude...

ANDRÉ. Tu as raison, Nanette ; à présent, de toi dépend notre bonheur à tous, ne l'oublie pas.

ENSEMBLE.

Air : *Silence, prudence.* (Gentilhomme campagnard.)

Silence,
Prudence,
Tout sourit à mon cœur,
Son âme
Mon âme
S'enflamme
A l'espoir du bonheur.

(*André rentre dans sa maison.*)

SCÈNE II.

NANETTE, puis LA MÈRE RIBOUT.

NANETTE. Oh ! mon Dieu ! je n'ai plus la tête à moi... je serais la femme de mon parrain, je s'rait-y fière. (*Elle va à la porte de la cabane.*) Ma mère, ouvrez-moi... c'est moi, votre petite Nanette...

LA MÈRE RIBOUT. Ma fille... c'est bien toi.

NANETTE. Voyez plutôt comme je vous embrasse.

LA MÈRE RIBOUT. Mais, comment s' fait-il... Oh ! n'importe de quelque manière que tu sois ici... ça m' rend bien joyeuse de te revoir et quoi qu'il puisse arriver je te garderai toujours auprès de moi.

NANETTE, *naïvement et avec vivacité.* Soyez tranquille, mère, rien ne pourra plus nous séparer... là-bas, j' courais des dangers... une jeune fille court des dangers loin de sa mère, vous ne m'aviez pas prévenue de ça, il paralt aussi que je suis gentille... Oh ! mais bien gentille... à c' qu'ils disent... vous ne me prévenez de rien, vous, aussi ; mon parrain M. André m'a sauvée... il n'épouse pas la Marthe qui est méchante... et son oncle donc qui veut séduire les jeunes filles... comme mon parrain l'a bousculé aussi... Et puis tout le long de la route il a été si bon pour moi... et quand nous sommes arrivés ici... nous ne sommes pas entrés... tout de suite... nous nous sommes un peu assis là... pour causer ; nous avions pourtant pas mal causé déjà ; mais pas assez à ce qu'il paralt... et Michel qui est endormi là, a révé tout haut et il a dit : Papa... donne-nous Nanette pour maman.

Air de *Zoe.*

Monsieur André disait :
Que cette voix touchante,
C'était la voix puissante,
Du bon Dieu qui parlait !
Vraiment j'ai cru l'entendre,
Car elle était bien tendre,
Jamais Dieu ne s' fâch'ra
Qu' l'on croi' qu'il parl' comm' ça !

Alors, mon parrain, m'a dit : Nanette, veux-tu être ma femme ?

LA MÈRE RIBOUT. Et tu as répondu...

NANETTE. J'ai répondu que j'allais vous demander ce qu'il fallait dire... faudra lui dire oui, bonne mère, car sans ça, ça lui fera bien de la peine et à moi aussi...

LA MÈRE RIBOUT, à part. Et moi, en laissant partir c't enfant-là, qui n'avais pas prévu... Certainement qu'elle est gentille... mais une mère ça ne fait pas attention, et c' M. André, qui l'a vue haute comme ça et qui s'fourre dans la tête... Ma fille.

NANETTE. Maman.

LA MÈRE RIBOUT. Tu n'peux pas épouser M. André.

NANETTE. Mais si je le peux.

LA MÈRE RIBOUT. Non, te dis-je... M. Mathurin croirait que j'ai fait exprès d' l'envoyer avec son gendre pour le séduire, on nous traiterait comme des intrigantes... la mère Ribout n'a jamais été soupçonnée d'une bassesse, d'une mauvaise action, et à mon âge, vois-tu, si on osait m'accuser de ça, j'en mourrais, et tu ne veux pas que je meure.

NANETTE, pleurant. Oh ! non, mère...

LA MÈRE RIBOUT. Tu pleures. Tu as bien d' la peine.

NANETTE. Oui, mère, oui, mais je vous obéirai, et puis nous nous en irons du pays, pas vrai ?

LA MÈRE RIBOUT. Oui, mon enfant, et nous trouverons de l'ouvrage ailleurs, et on n' nous appellera pas des intrigantes et des intéressées... et nous serons bien-heureuses.

NANETTE, pleurant. Oh ! oui, qu' nous serons heureuses. Dieu ! c'est lui !

SCENE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, hésitant. Bonsoir, la mère...

LA MÈRE RIBOUT. Bonsoir, Monsieur André.

NANETTE. Bonsoir Monsieur André.

ANDRÉ. Vous n' m'appelez plus ton parrain.

NANETTE. Oh ! si... toujours.

ANDRÉ. Nanette a dû vous apprendre, mère Ribout, ce que je lui ai proposé...

LA MÈRE RIBOUT. Oui, Monsieur André.

ANDRÉ. Et la réponse... est...

LA MÈRE RIBOUT, bas à Nanette. Allons, du courage.

MATHURIN, paraît sur le pas de sa porte. Ah ! ah ! v'la la demande en mariage.

ANDRÉ, avec impatience. La réponse ?

NANETTE. La réponse... est...

LA MÈRE RIBOUT. Est... qu'elle ne vous aime pas et qu'elle en aime un autre...

ANDRÉ. Ah ! c'est... impossible !

MATHURIN, à part. Ah bah !

NANETTE. Si, mon parrain, si... j'osais pas vous le dire, mais maman s'en est chargée, elle a bien fait... j'aurais pas pu... et ne m'en voulez pas,

allez... si je ne vous épouse pas... c'est pas ma faute... au contraire !

MATHURIN, à part. Oh ! voilà qu'est fièrement louche... faudra voir. (*Il disparaît.*)

ANDRÉ. Elle en aime un autre... et cet autre c'est...

NANETTE, naïvement. Je ne sais pas.

ANDRÉ. Comment ?..

NANETTE, se reprenant. Je ne sais pas si je dois vous le nommer.

LA MÈRE RIBOUT. Non ! tu ne le peux pas.

ANDRÉ. Soyez donc heureuse, Nanette, avec celui que vous aimez. (*A part.*) Ah ! ça me fend le cœur.

NANETTE, bas à sa mère. Maman, j' crois que j' mourrai bientôt, quand j' s'rai morte, vous lui direz la vérité, n'est-ce pas ?

LA MÈRE RIBOUT. Tu n' mourras pas pour ça ma fille, et Dieu te récompensera d'avoir fait ton devoir.

NANETTE, pleurant. Adieu, Monsieur André.

ANDRÉ. Adieu !..

NANETTE. Adieu, mon parrain ; mon bon parrain, adieu !

ENSEMBLE.

Air : *Quel espoir enchanteur !* (Vingt sous de Perinette.)

NANETTE.

Pour moi, plus de bonheur,
Laissons-le dans l'erreur,
Pour toujours, en mon cœur,
Nait, hélas ! la douleur !

LA MÈRE RIBOUT.

Pour toi, plus de bonheur,
Ainsi le veut l'honneur ;
Laisse-le dans l'erreur,
Qu'importe ta douleur !

ANDRÉ.

Pour moi, plus de bonheur,
J'étais donc dans l'erreur,
Je sens battre mon cœur
De rage et de douleur.

(*Nanette rentre dans la cabane, entraînée par sa mère.*)

SCENE IV.

ANDRÉ, puis MATHURIN.

ANDRÉ. Elle en aime un autre... elle, Nanette.. Elle m'a trompé... Oh ! je l'oublierai... la perfide... Je le veux... je le dois... n'y songeons, plus... Oh ! je l'aimerai toujours... mon Dieu ! je le sens là !

MATHURIN, qui entre sur ces derniers mots. Et t'as raison, André, car c'est une brave fille...

ANDRÉ. Elle qui s'est joué de moi, qui a refusé ma main, après m'avoir fait espérer... Oh ! elle sera cause d'un malheur !

MATHURIN. Où vas-tu ?

ANDRÉ. Embrasser mes enfants, père, et partir...

MATHURIN. André !..

ANDRÉ, *entrant vivement dans la ferme.* Laissez-moi... l'air que je respire ici me fait mal, me tue !.. laissez-moi, vous dis-je...

SCÈNE V.

MATHURIN, puis NANETTE.

MATHURIN, *à part.* Elle a refusé André ! lui, le plus bel homme de quinze lieues à la ronde... et pourquoi, et pour qui, j'vous l' demande! Oh !.. nous verrons bien si un vieux renard comme moi... n' découvre pas... ah ! si c'était... la mère Ribout qui... oui, oui, c'est possible.

NANETTE, *à la cantonnade.* Oui, mère, rien qu'une toute petite prière à l'église, et je reviens tout de suite...

MATHURIN. Ah ! ah ! te voilà, Nanette.

NANETTE. Monsieur Mathurin.

MATHURIN. J' suis pas fâché de te trouver, j'ai à te causer... je vas partir avec André...

NANETTE. Il part !..

MATHURIN. Oui, et comme nous ne reviendrons jamais par ici.

NANETTE. Jamais... jamais...

MATHURIN. Jamais, il le veut, j' sais pas pourquoi, et alors v'là la chose ; écoute ça, la défunte à André, ma pauvre fille, ta marraine, m'a chargé avant de mourir de te remettre...

NANETTE. Quoi donc ?

MATHURIN. Un petit souvenir... de quoi trouver un mari... la Ferme des Noyers.

NANETTE. A moi... tout ça... c'te grosse propriété ?..

MATHURIN. Ni plus ni moins... André m'a dit que t'aimais quelqu'un... que tu voulais t'établir... Eh bien, mon enfant, tu peux à présent faire le sort à celui que tu as choisi... il n'aura pas eu la main malheureuse, celui-là. Tu trouveras les titres de possession chez le notaire du village.

NANETTE. Vraiment ?

MATHURIN. J' t'ai pas parlé d' ça plutôt, parce que t'es si jeune que j' croyais pas que tu songeais déjà à la malice... mais puisque c'est venu...

NANETTE. Est-il possible ! la Ferme des Noyers à moi... dites-donc, monsieur Mathurin, est-ce que je suis riche à c'te heure ?

MATHURIN. Autant qu'André.

NANETTE *criant en allant à la chaumière.* Maman, maman, venez tout de suite.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE RIBOUT.

LA MÈRE RIBOUT. Quoi qu'il y a ?

NANETTE. Que je suis riche autant que M. André.
LA MÈRE RIBOUT. Qu'est-ce que tu me chantes là ?

NANETTE. Je ne sais pas, mais je peux l'épouser sans que nous ayons l'air d'intéressées.

LA MÈRE RIBOUT. Tais-toi donc.

MATHURIN, *à lui-même.* J'en étais sûre, v'là le pot aux roses.

LA MÈRE RIBOUT, *à Nanette.* Voyons, explique-toi, cette fortune où est-elle ?

MATHURIN, *à la mère Ribout.* Là, dans ma caboche, j' suis un vieux dur à cuire, aussi malin que vous, la mère.

LA MÈRE RIBOUT, *à part.* Il sait tout !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ,

ANDRÉ, *à part et voulant s'éloigner.* Elle ! encore... elle.

MATHURIN, *allant à André.* Veux-tu venir ici tout de suite embrasser ta femme.

ANDRÉ. Nanette !

MATHURIN. Qui n'a jamais aimé que toi.

ANDRÉ. Il serait vrai.

NANETTE. Eh bien, oui, je vous aime.. je t'aime, mon petit parrain, mon bon André !

MATHURIN. Allons donc !

ANDRÉ *l'embrasse.* Chère Nanette.

NANETTE. Mais c'est parce que je suis riche... et que je peux ne pas vous être à charge, que j'avoue que je vous aime. Tant que je n'étais qu'une pauvre, maman m'avait dit de cacher mon amour.

ANDRÉ. Riche, elle... Par quel hasard !

MATHURIN. Par un hasard de ma façon.

NANETTE. Quoi ! cette fortune.

MATHURIN. Je l'ai prise sous mon bonnet.

NANETTE. Ah ! mon Dieu, faut-il que je lui dise que je ne l'aime plus, maman ?

LA MÈRE RIBOUT. Mais, dame ! dis-lui ce que tu voudras.

NANETTE, *à André.* Mais maintenant, mon parrain, je n'ai plus que mon cœur à vous offrir.

ANDRÉ. Ah ! Nanette, tu ne peux pas avoir de plus belle dot que celle-là.

NANETTE. Vous croyez, mon parrain ? Eh bien, tant mieux !

CHOEUR.

Air : *Finale des vingt sous de Périmette.*

L'hymen, en ce beau jour,

Couronne notre tendresse !
Va couronner leur

Pour nous plus de tristesse,
eux

Ne songeons plus qu'à l'amour !
Ne songez

NANETTE, *au public.*

Air de *Et. Arnaud.*

Depuis longtemps le sort m'était contraire,
Mais le voilà qui semble s'adoucir,
Et j'entrevois un destin plus prospère,
J'attends enfin un meilleur avenir.
Ne trompez pas, ce soir, mon espérance,
Ah! n'allez pas, par un cruel arrêt,

Me refuser, Messieurs, votre indulgence,
Car mon bonheur s'écroulerait
Sans vos bravos, sans votre bienveillance,
Cela m'affligerait,
Mon malheur reviendrait.

REPRISE DU CHOEUR.

L'hymen, en ce beau jour, etc.

FIN.